

**LIVRE I**

**POÈMES**

**D'AMOUR**

**ET**

**DE RÉVOLUTION**

pedro vianna  
juin 1975/juin 1976



La souffrance enfante les songes  
comme une ruche ses abeilles  
L'homme crie où son fer le ronge  
Et sa plaie engendre un soleil  
Plus beau que les anciens mensonges

Je ne sais ce qui me possède  
Et me pousse à dire à voix haute  
Ni pour la pitié ni pour l'aide  
Ni comme on avouerait ses fautes  
Ce qui m'habite et qui m'obsède

Louis Aragon  
*Les Poètes*  
extrait de *Prologue*

je veux  
qu'à l'heure de l'orgasme  
nos êtres intégrés  
se concentrent  
et éclatent  
en infinis invisibles morceaux  
que chacun dévoile  
un poème d'amour  
et de révolution

quero  
que na hora  
do orgasmo  
nossos seres integrados  
se concentrem  
e explodam  
em infinitos invisíveis pedaços  
que cada um desvende  
um poema de amor  
e de revolução

quiero  
que en la hora  
del orgasmo  
nuestros seres integrados  
se concentren  
y estallen  
en infinitos invisibles pedazos  
que cada uno descubra  
un poema de amor  
y de revolución

Paris, 11.VI.1976

je vous livre  
ici  
quelques-uns  
de ces morceaux

*pour Tanya*

*Marcus et Gisela*

*qui sont en quelque sorte*

*trois de ces morceaux*

*(les plus beaux, car vivants)*

morceaux

d'exil...

*pour André Ortega, qui m'a fait confiance  
et en France m'a tendu la main le premier*

Non !  
je ne serai pas  
complice  
de ces mains sanglantes  
qui s'élèvent  
pour nous abattre.

Non !  
je ne serai pas  
complice  
des mitrailles géantes  
qui nous traversent  
le cœur.

Non !  
je ne serai pas  
complice  
de cette guerre canaille  
qui nous oblige  
à tuer.



Non !  
je ne verrai pas  
immobile  
la gorge séchée  
par le cri  
de révolte.

Non !  
je ne verrai pas  
immobile  
les bras détournés  
par les faux  
monnayeurs.

Non !  
je ne verrai pas  
immobile  
les têtes figées  
par le goût  
du certain

Non !  
Non !  
Mille fois non !

Où que je sois  
Tant que vivrai  
Quoi que je fasse

la mort de l'enfant  
est la mort du poète

la vie arrachée  
est mon poing enchaîné

la bombe éclatée  
le cerveau ravagé

Non !  
je ne serai pas  
complice immobile  
de tous les bourreaux  
de notre avenir.

Non !  
je vous le promets !  
je ne peux que  
lutter,  
papier et crayon,  
sur le front  
de bataille.

Paris, 15.V.1976

## ARRIVÉE ET SUITE

*à Marie-Thérèse Sardó, pour sa quatorzième année*

Un jour  
je suis  
arrivé  
sans amis  
sans rien  
sans espoir

Tout perdu  
Tout à recommencer  
sans amis  
sans rien  
seul l'espoir

Des cris  
exigeant  
la suite  
sans amis  
seuls mes bras  
seul l'espoir

Et soudain  
vous êtes  
là  
le cœur ouvert  
tous ces amis  
ouvrir les bras  
quel espoir

Et enfin  
me voici  
fier  
de nous savoir  
fidèles  
pour toujours.

Paris, 17.V.1976

Je suis  
chacun  
des morts  
dans toutes  
les chaises  
électriques  
du monde.

Je suis  
chacun  
des crucifiés  
dans tous  
les monts  
du monde.

Je suis  
chacun  
de ceux qui,  
vivant,  
reprennent  
leurs drapeaux.

Eu sou  
cada um  
dos mortos  
em todas  
as cadeiras  
elétricas  
do mundo.

Eu sou  
cada um  
dos crucificados  
em todos  
os montes  
do mundo.

Eu sou  
cada um  
daqueles que,  
vivos,  
retomam  
suas bandeiras.

au son de Sacco et Vanzetti  
Paris, 23.IV.1976

## LE MATIN DU ONZE

## LA MAÑANA DEL ONCE

*pour Gérold et Sylviane, en reconnaissance à leur humanité*

Aujourd'hui  
le soleil ne peut  
briller longtemps.  
Le bruit des avions  
noircit le ciel  
et les bombes  
fleurissent  
au contact des cibles.  
La musique funèbre  
traverse la ville,  
entre par les oreilles  
et ressort par les yeux ;  
chaque morceau  
de pierre  
arraché au palais  
est un camarade  
qui tombe,  
nouveau pas  
vers la défaite.

C'est décidé.  
IL va parler !

Les doigts s'allongent,  
emplis de courage  
pour faire crier  
le discours fatal  
qui jette le dernier bouquet  
sur le tombeau  
de ces trois ans

Hoy  
el sol no puede  
brillar por mucho tiempo.  
El ruido de los aviones  
oscurece el cielo  
y las bombas  
florecen  
al alcanzar los blancos.  
La música fúnebre  
cruza la ciudad,  
entra por los oídos  
y re-sale por los ojos ;  
cada pedazo  
de piedra  
arrancado al palacio  
es un camarada  
que cae,  
nuevo paso  
hacia la derrota.

Decidido.  
ÉL va a hablar !

Los dedos se alargan  
llenos de valor  
para hacer gritar  
el discurso fatal  
que lanza las últimas flores  
sobre el túmulo  
de estos tres años.

La fermeté  
de la voix  
ne cache pas  
son émotion.  
Le métal sonore  
et l'effort des hommes  
nous lient  
pour la dernière fois.

La firmeza  
de la voz  
no esconde  
su emoción.  
El metal sonoro  
y el esfuerzo de los hombres  
nos unen  
por la última vez

L'enfer se dédouble,  
se multiplie  
dans les oreilles,  
et revit  
dans les mains  
enragées  
qui souhaitent  
détruire les boîtes  
de malheur ;  
mais la tête  
veut aller  
jusqu'à la fin  
et écoute  
jusqu'au bout.

El infierno se desdobra  
se multiplica  
en los oídos  
y revive  
en las manos  
enfurecidas  
que desean  
destrozar las cajas  
de la desgracia ;  
pero la cabeza  
quiere seguir  
aún más lejos  
y escucha  
hasta el final

*“Et s'ouvriront  
les grandes avenues  
par où passera  
l'Homme construisant  
pour toujours sa liberté.”*

*“Y se abrirán  
las grandes alamedas  
por donde pase  
el Hombre construyendo  
para siempre su libertad.”*

Et déjà les fleuves  
de la colère  
prennent leur source  
dans le sang  
des morts d'aujourd'hui,  
de tous les morts  
assassinés,  
massacrés.

Violent  
le flot remonte,  
éclate dans les yeux,  
retombe des collines du visage  
pour être dévoré  
par les lèvres tremblantes  
pour nourrir  
l'espoir de l'avenir.

Aujourd'hui  
le soleil ne peut  
briller longtemps.  
Le bruit des avions  
noircit le ciel  
et les bombes  
fleurissent  
au contact des cibles.

À chaque  
coup de feu  
un camarade  
renaît.

Et dans la bouche  
un goût de Révolution.

Y ya los ríos  
de la cólera  
brotan  
de la sangre  
de los muertos de hoy,  
de todos los muertos  
asesinados,  
masacrados.

Violento  
el flujo sube de nuevo  
estalla en los ojos,  
cruza las colinas del rostro  
para ser devorado  
por los labios temblorosos  
para alimentar  
la esperanza en el futuro.

Hoy  
el sol no puede  
brillar por mucho tiempo.  
El ruido de los aviones  
oscurece el cielo  
y las bombas  
florecen  
al alcanzar los blancos.

En cada  
disparo  
un compañero  
renace.

Y en la boca  
un gusto de Revolución.

Marseille, 14.IV.1976

*pour la camarade qui brûla la première sa carte de parti,  
le 11 septembre 1973, à l'Université, où nous étions*

C'était fini.

Aucun espoir  
ne restait  
de survivre  
au dur combat  
de ce matin  
de printemps.

La mort était  
dans les rues  
et ce simple  
carré rouge  
pouvait bientôt  
valoir  
notre perte  
pour toujours.

Nul  
ne voulait  
pourtant  
se séparer  
de sa carte,  
personne  
ne pouvait  
croire  
aux flammes  
qui l'attendaient.

Les larmes  
étaient  
plus nombreuses  
que les bombes  
des soldats  
lancées sur nous  
comme un dard.



Le ciel  
devenu rouge  
se collait  
à la pelouse  
comme  
ma main  
à ta main.

Il fallait  
faire  
quelque chose :

*“Tout à l’heure  
ILS  
seront là.”*

Qui  
aurait  
le courage  
de le faire  
le premier ?

Ce fut  
à ce moment,  
où tout  
nous semblait perdu,  
que tes lèvres  
s’entrouvrirent  
pour bien montrer la face  
de notre nouvel avenir.

Tu nous dis,  
je me rappelle,  
sans même  
sécher tes yeux :

*“Pleurer ne sert à rien.”*

Et d'un geste  
empli de peine  
les poings  
très bien serrés  
tu nous donnais  
cet exemple  
de force et de fermeté.

Sans que ton corps  
nous cachât  
l'amour  
de tous ces instants,  
sans que personne  
osât  
prononcer le moindre mot,  
tu fis vite  
le pas  
que la vie nous demandait.

Et pour plus  
que le temps passe,  
j'aurai  
pour toujours empreintes  
sur l'écran  
de ma rétine  
les rouges  
brûlures noires  
sur les pointes  
de tes doigts.

Et nous tous  
nous avons su  
à partir de cet instant,  
que la vie  
est toujours là,  
et qu'il faut  
recommencer.

dans le train Lille-Paris, 26.V.1976

## **L'ORDRE D'EXPULSION SUR LE TERRAIN DE JEU**

*pour Henriette Taviani, en guise de merci  
d'un réfugié brésilien venant du Chili*

Combien de fois  
as-tu servi  
de plateau magique  
aux œuvres  
des nouveaux artistes ?

Combien de fois  
as-tu été  
débordée par les drapeaux  
et le rouge  
de notre jeunesse ?

Combien de fois  
as-tu oui  
la chaude voix  
de ton ami :  
le peuple ?

Combien de fois  
as-tu frémi  
fécondée par la sueur  
coupante  
de l'ouvrier du charbon ?

Combien de fois  
as-tu participé,  
pelouse verte,  
au grand rêve  
d'un avenir de paix ?

Mais soudain  
tout est changé !

Chez toi  
je suis à nouveau  
devenu l'étranger.

Chez toi  
je suis battu,  
torturé, humilié.

Chez toi  
j'en suis content  
car ici  
c'est la vie ou la mort.

Chez toi,  
pelouse verte,  
de verts soldats ont les doigts  
sur leurs froides gâchettes.

Et maintenant  
tout est changé

Maintenant  
tu pousses à l'ombre  
de nos cadavres pendus.

Maintenant  
tu dors au son  
de nos cris étouffés.

Maintenant  
tu vois à l'aube  
tous les morts de la journée.

Maintenant  
tu sers de route  
aux bottes militaires.

Maintenant,  
pelouse verte,  
ton engrais n'est que le sein,  
que le sang de nos martyrs.

Et quand un jour,  
dans ce stade-prison,  
pour l'ultime fois,  
ils crieront mon nom,  
une dernière fois  
je te verrai,  
pelouse rouge,  
qui m'est désormais  
interdite.

Quand de l'autre côté de la porte  
 sous la main du frère assassin  
 tu criais de haine et d'amour  
 et y puisant le courage  
 d'aller jusqu'à la fin  
 de ton cri faisais  
 le cri d'alerte

*"On assassine la vie"*

Quand de l'autre côté de la porte  
 tu savais que je connaissais  
 le sens de tes cris  
 et les voulant étouffer  
 tu savais que je le savais  
 encore plus fort tu le criais  
 pour que le monde le sût

*"On assassine l'amour"*

Quand de l'autre côté de la porte  
 parmi d'autres comme toi  
 dedans, dehors, autour des casernes  
 tu criais ta mort et ta vie  
 tous les cris étaient tes cris  
 tes cris étaient les cris de tous.

Paris, 15, 23, 27.V.1976  
 extrait de *Les cris*, pièce en trois actes

Cuando del otro lado del piso  
 bajo la mano del hermano asesino  
 tú gritabas tu odio y tu amor  
 y de ellos sacabas la fuerza  
 de seguir hasta el final  
 haciendo de tu grito  
 el grito de alerta

*"Están asesinando la vida"*

Cuando del otro lado del piso  
 tú sabías que yo sabía  
 el sentido de tus gritos  
 y aún queriendo ahogarlos  
 sabías que yo lo sabía  
 y gritabas más fuerte  
 para que el mundo supiera

*"Están asesinando el amor"*

Cuando del otro lado del piso  
 junto a varios otros presos  
 dentro y fuera del cuartel  
 tú gritabas tu muerte y tu vida  
 todos los gritos eran tus gritos  
 tus gritos eran los gritos de todos.

Paris, 11.II.1976  
 de *Los gritos*, obra en tres actos

Quand sur ton visage détruit  
je vois le visage d'un monde  
m'étouffe le cri de malheur

Quand sur ton visage éventré  
je vois la marque d'un homme  
me tue le cri de l'horreur

Quand sur ton visage éclairé  
je vois l'empreinte de l'Homme  
me grandit le cri de la vie

Quand sur ton visage transformé  
je vois l'avenir dans le monde  
me naît le cri de l'amour.

Paris, 15.V.1976  
extrait de *Les cris*, pièce en trois actes

Cuando miro tu rostro destrozado  
y en él veo el rostro de un mundo  
me ahoga un grito de espanto

Cuando miro tu rostro reventado  
y en él veo la marca de un hombre  
me mata un grito de horror

Cuando miro tu rostro iluminado  
y en él veo la mano del Hombre  
me crece un grito de vida

Cuando miro tu rostro transformado  
y en él veo el futuro del mundo  
me nace un grito de amor.

Paris, 8.V.1976  
de *Los gritos*, obra en tres actos

*pour Denise Sardó*

Je me demandais :  
où es-tu  
ma France ?

La France  
dont on parlait  
à l'école.  
La France  
de la Marseillaise  
la France  
de la Commune  
de la Révolution.

Où es-tu  
ma France ?

La France  
dont me parlait  
ma mère.

Où es-tu  
ma France ?

La France  
de Rimbaud  
la France  
de Gauguin  
de Lautrec.

Où es-tu  
ma France ?

La France  
de la Résistance  
la France  
du vieux Montmartre  
la France  
de la France.



Où es-tu  
ma France ?

Cachée  
par l'Indochine  
l'Algérie  
et les Mirages.

Où es-tu  
ma France ?

Cachée  
par l'argent  
la haine  
et le racisme.

Où es-tu  
ma France ?

Cachée  
par les truands  
par les vendeurs  
et les défenses.

Où es-tu  
ma France ?

Je le demandais  
et te voilà.

Je te découvre  
dans les mains  
de l'ouvrier  
qui chante,  
dans les cris  
de la femme  
qui pleure.

Je te découvre  
dans le sourire  
de l'enfant  
qui joue,  
dans les cris  
des étudiants  
qui marchent.

Je te découvre.

Je te découvre  
dans les mineurs  
qui se battent,  
dans les marins  
du Havre  
qui défendent  
le Chili.

Je te découvre  
dans les rues  
de Paris  
qui dansent,  
dans les amis  
qui m'aident.

Je te découvre.

Je te découvre  
dans la solidarité  
dans l'amour  
  
et la fraternité.

Je te découvre,  
ma France.

Bobigny, juin 1975

*pour Denise Sardó*

À Paris

il est trois heures.

Les éboueurs ramassent  
les ordures de la journée.

Il est trois heures

à Paris.

Dans une chambre  
quelqu'un demande pardon.

Derrière les rideaux  
des gens font l'amour.

À Paris

il est trois heures.

Derrière les rideaux  
des gens pleurent seuls.

Dans une chambre  
un ouvrier se lève.

Il est trois heures

à Paris.

Sur les quais de la Seine  
un homme marche.

De l'usine  
des ouvriers sortent.

À Paris

il est trois heures.

Dans les couloirs du métro

un homme dort.

Dans l'usine occupée

on veille toute la nuit.

Il est trois heures

à Paris.

Dans les bars

on boit encore.

Dans la clinique naît

un enfant.

À Paris

il est trois heures.

Un homme saute

dans la Seine.

Quelque part

on boit le café au lait.

Il est trois heures

à Paris.

Comme il le fut à Moscou.

Comme il le sera à Rio.

À Paris

il est trois heures.

Bobigny, juin 1975

Tremblez  
seigneurs de la Terre !  
Malgré vos efforts  
la vie est là.

Écrasez les graines !  
Elles se multiplient  
sous vos pieds,  
montent autour  
de vos cous  
et vous étranglent.

Brûlez les terrains !  
Ils inventent  
le nouvel engrais  
pour faire pousser  
les fleurs  
dont l'odeur  
vous étouffe.

Défendez de semer !  
Nous inventons  
le moyen de jeter  
dans l'air  
le virus  
de votre malheur.

Tuez !  
les morts  
se lèvent  
dans l'ombre  
nous rappellent  
leur présence  
et vous accusent.

Enfermez-vous dans vos palais !  
Nous en profiterons  
pour rassembler  
les nôtres  
et un jour  
les murailles  
sauteront  
emportant vos têtes  
dans le grand flot  
de la victoire.

Tremblez  
seigneurs de la Terre !  
Malgré vos efforts  
la vie est là  
et vos jours  
sont comptés.

Paris, 24 IV.1976

morceaux

d'amour...

Un jour,  
venu de loin,  
sans savoir pourquoi,  
tu es arrivé.

Ton corps  
ta tête  
ta vie  
m'ont pris  
dans le piège  
de l'amour.

Et je suis parti  
avec toi.

Tant de fête  
tant de joie  
tant de folie  
tant de souffrance.

Et nous deux  
ensemble.

Ton corps  
est entré  
dans mon âme,  
mon âme dans  
ton corps.

Et l'empire  
fut bâti.

Puis  
la gloire,  
l'apogée  
l'extase,  
et la fin.

Un jour,  
venu de loin,  
sans savoir pourquoi,  
tu es parti.

Amsterdam, 22.IV.1976



Un jour  
le monde  
est devenu petit.  
Les océans  
disparurent  
entre tes lèvres.  
Les fleuves  
furent dévorés  
par ta soif  
et les montagnes  
furent rasées  
par tes désirs.  
Un jour  
le monde  
est devenu petit.  
Un jour  
le monde  
naquit.

Paris, 22.V.1976

Um dia  
o mundo  
ficou pequeno.  
Os oceanos  
desapareceram  
entre teus lábios.  
Os rios  
foram devorados  
por tua sede  
e as montanhas  
foram arrasadas  
por teu desejo.  
Um dia  
o mundo  
ficou pequeno.  
Um dia  
o mundo  
nasceu.

Paris, 23.IV.1976

*pour Paulinho*

Combien de temps  
a-t-il fallu  
pour que nos cœurs  
endormis  
nous jettent  
dans l'inconnu ?

Il faisait nuit.

Sur les carrés rouges  
de mousse envahissante  
nos corps nus  
traçaient la route  
et ton corps frais,  
frémissant, attendait  
l'effort de ma main  
sanglotante.

Et j'avais peur.  
Et j'avais peur.

De toi, de moi  
de nous, de tout.  
Et j'avais peur.

Immobiles  
tes bras me cherchaient.

Tes yeux fermés  
me poursuivaient  
dans l'ombre très claire  
des étoiles lointaines.

Et lentement,  
doucement,  
sans rien dire,  
sans rien faire,  
ton sexe m'attirait  
vers le cerne de ta chair.

Le silence était complet,  
nos souffles se terminant  
dans la musique infernale  
d'un disque mis au hasard.

Loin de tout,  
en pleine vie,  
le moment arrivait  
où le dit et le non-dit  
deviendraient réalité.

Ce fut alors

Que nos regards se croisèrent  
Que nos doigts se touchèrent  
Que nos cerveaux s'embrasèrent  
Que nos corps se fondirent  
Que nos défenses tombèrent

Et que de temps  
nous ne vécûmes  
que de vie  
nous ne créâmes  
entre les lèvres mordues  
de ce baiser premier.

Paris, 17.V.1976

Voici  
la ronde sauvage  
de nos nuits immortelles,  
où nos gestes  
et nos pensées  
se déchirent  
en mille éclats.

Les guitares  
sonnent doux  
dans cette chambre  
perdue,  
tandis  
que nos formes  
parlent  
de tous ces rêves  
brûlants ;

*pour Pieter*

Une chemise qui pend,  
en haut  
la fenêtre ouverte.  
Les livres  
autour de nos corps,  
les disques  
hors de leur place.  
Un téléphone  
par terre, un cendrier  
et deux verres.

et  
quand je vis  
dans ton corps  
et  
quand les temps  
libérés  
déclenchent  
les feux du cerveau,  
je me vois  
dans l'avenir  
assis  
devant ces morceaux  
du présent  
qui va finir.

dans le train Paris-Lille, 25.V.1976

## **SUPERPOSITION DU TEMPS**

*pour Gyliane, amie lointaine*

Et je pense à toi  
Et j'écoute  
Et je pense  
à toi  
et je vois  
et je pense à toi  
et je vois et j'écoute  
et j'écoute et je vois  
et je pense à toi  
et j'écoute, je vois, je pense à toi  
et je pense à toi  
et j'écris ça.

Paris, février 1976

*pour tous ceux que j'aime*

Je t'aime

car tu me transformes,  
car tes yeux  
élargissent mon regard

Je t'aime

car tu me renforces,  
car ton impatience  
m'oblige à réfléchir

Je t'aime

car tu me prolonges,  
car ta suite  
anéantira ma fin

Je t'aime

car tu m'épuises,  
car mes théories  
sont pour toi pratique

Je t'aime

car tu m'exiges,  
car mes actions  
sont tes idéaux

Je t'aime

car tu m'engages,  
car mes illusions  
sont tes feux d'alerte

Je t'aime

car tu me fais vivre,  
car notre présent  
doit être conquis

Je t'aime

car tu m'hallucines,  
car nos sentiments  
frôlent la folie

Je t'aime

car tu m'excites,  
car nos ambitions  
nous semblent alors tangibles

Je t'aime

car je renais en toi  
Je t'aime  
car je vis par toi.

Paris, 5.VI.1976

*pour Marly, ma sœur*

Je suis heureux  
de te croire  
de te toucher  
de te voir  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te pensar  
de te tocar  
de te ver  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de te goûter  
de te souffrir  
de te rêver  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te provar  
de te sofrer  
de te sonhar  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de te parler  
de t'écouter  
de te sentir  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te falar  
de te ouvir  
de te sentir  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de t'aimer  
de te donner  
de t'avoir  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te amar  
de te dar  
de te ter  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de te briser  
de te brûler  
de te prendre  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te quebrar  
de te queimar  
de te agarrar  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de te pleurer  
de te chanter  
de te jouir  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te chorar  
de te cantar  
de te gozar  
aqui  
perto de mim.

Je suis heureux  
de te lier  
de te vivre  
de te perdre  
là  
près de moi.

Sou feliz  
de te amarrar  
de te viver  
de te perder  
aqui  
perto de mim.

Paris, 10.IV.1976



Du haut  
de ma fenêtre  
je te vois  
plein de peur  
monter plein d'assurance  
sur ta vieille moto.

Tes cheveux,  
longs,  
suivent les traces  
du vent.

Dans ta tête  
défilent  
les images  
des nouvelles routes  
déjà si parcourues.

Limpide  
dans tes habits  
bleus  
tu es prêt à t'en aller  
pour conquérir  
tout ce monde  
mille fois déjà conquis.

Et du haut  
de ma fenêtre  
je lève la main,  
je tombe,  
je vis,  
et je te dis  
adieu...

Do alto  
de minha janela  
te vejo  
morto de medo  
sentar-te seguro  
em tua moto.

Teus cabelos,  
soltos,  
seguem o caminho  
do vento.

Em tua cabeça  
desfilam  
as imagens  
das novas estradas  
já tao percorridas.

Límpido  
dentro de tuas roupas  
azuis  
estás pronto para partir  
à conquista  
de um mundo  
mil vezes conquistado.

E do alto  
de minha janela  
levanto a mão,  
caio,  
vivo,  
e te digo  
adeus...

Je ne veux  
ni pleurer sur ton départ  
ni en faire une tristesse

Je ne veux  
que ce soit  
ni adieu  
ni au revoir

Je voudrais  
que tu restes,  
je voudrais  
que tu m'emmènes

Je voudrais  
que sur les routes  
mon absence  
t'accompagne  
que la tienne  
soit présente

Je voudrais  
que ce départ  
ne soit  
qu'une chanson.

*pour Pieter*

Après  
ton  
départ,  
assis  
dans cette chambre vide  
je vis le silence  
dense,  
tendu et plein d'ombre  
des nuits  
à vivre  
tout seul.

Depois  
da tua  
partida,  
sentado  
neste quarto vazio  
vivo o silêncio  
tenso,  
denso e sem luz  
das noites  
de solidão.

Después  
de tu  
partida,  
sentado  
en la pieza vacía  
vivo el silencio  
denso,  
tenso y sin luz  
de las noches  
de soledad.

Paris, 30.V.1976

Tant d'amours  
par moi passèrent  
Tant d'amours  
en moi restèrent  
tant d'amours  
en moi entrèrent  
Tant d'amours  
de moi sortirent  
Laissant  
Emportant  
La présence  
de ton absence.

Tant d'amours !

Tant...

Tant ?

Paris, 22.V.1976

Quantos amores  
por mim passaram  
Quantos amores  
em mim ficaram  
Quantos amores  
em mim entraram  
Quantos amores  
de mim saíram  
Deixando  
Levando  
Saudades.

Quantos amores !

Quantos...

Quantos ?

Paris, 23.IV.1976

morceaux

de vie...

## QU'EST-CE QUE LA VIE ?)

Des gens qui passent  
des gens qui montent  
    qui descendent  
et qui tournent

Des gens qui demandent  
des gens qui prennent  
    qui donnent  
et qui reçoivent

Des gens qui font  
des gens qui blessent  
    qui soignent  
et qui sont

Des gens qui viennent  
des gens qui partent  
    qui laissent  
et qui reviennent

Des gens qui passent...

## O QUE É A VIDA ?

Gente que passa  
gente que sobe  
    que desce  
e que roda

Gente que pede  
gente que toma  
    que dá  
e que recebe

Gente que faz  
gente que fere  
    que cura  
e que é

Gente que vem  
gente que vai  
    que deixa  
e que volta

Gente que passa...

J'ai déjà connu  
tant de choses  
tant de choses  
me restent à connaître  
que je ne peux vouloir  
qu'une chose  
je ne peux  
que suivre la vie  
je ne veux  
que l'aider à changer.

Já conheci  
tantas coisas  
tantas coisas  
me faltam para ver  
que só posso querer  
uma coisa  
só posso seguir  
com a vida  
só quero  
ajudá-la a mudar.

Ya conocí  
tantas cosas  
tantas cosas  
me quedan por ver  
que sólo puedo querer  
una cosa  
sólo puedo seguir  
con la vida  
sólo quiero  
ayudarla a cambiar.

Bourges, 20.V.1976

## VOUS ET MOI

### I

Ni riche, ni misérable  
je suis né  
prévu pour n'être rien  
qu'un mouton dans le troupeau.

Vous êtes tous venus  
saluer le nouveau-frère  
celui qui devrait être  
un de plus dans la famille.

Le désir le plus touchant  
de la médiocrité générale  
voulait que je parvienne  
à l'étoile brillante du professionnel libéral.

Du haut de leurs trônes dorés  
les seigneurs se réjouirent  
et en vitesse décidèrent  
de me permettre l'accès à la plante de leurs pieds.

Pour cela il s'imposait  
de m'ouvrir l'une après l'autre  
de petites voies royales,  
fleuries de difficultés, en guise de rappel.

Alors vous m'avez vu  
lutter, rire, conquérir  
des postes et du prestige.  
Pour vous, presque un vainqueur.

Mais oh ! quelle surprise  
voir que, tout d'un coup,  
nulle chose ne marchait  
selon le plan de l'achat.

J'avais pris la conscience  
nécessaire pour y voir clair  
et désormais j'étais fier  
de mon poste de combat.



Les grandes puissances essayèrent  
de me faire peur et menace  
et bien que j'en fusse écrasé  
je résistais  
(jusqu'au bout de leurs forces déployées).

J'ai gagné par là le droit  
d'abandonner sans trop tarder  
le monde qui pour moi figurait  
le monde tout entier.

Mais quand les choses vont mal  
c'est sans remède ou espoir.  
Le mécanisme étant dérégulé  
on n'envisageait même plus de me récupérer.

## II

Au lieu du repentir  
et du désir de rentrer  
ailleurs j'ai pu trouver  
les raisons de poursuivre.

Les yeux exorbités  
vous avez crié "au fou"  
qui repousse indigné  
les mets d'accommodation.

Les seigneurs sont en colère.  
Le mouton devenu rebelle  
insuffle à l'ouïe des autres  
les germes de la bataille.

Et avant qu'il ne soit trop tard  
ils démasquent leurs vrais visages  
et au fond de leurs entrailles  
finissent tous ceux qui ne veulent pas collaborer.

Mais quelques-uns ont compris  
que l'Homme est plus important  
qu'une quelconque barre d'or  
et ont fait le nécessaire.

**III**

Me voici à nouveau  
prêt à recommencer  
même si pour cela  
il faut que j'en souffre encore.

La décision étant prise  
je vous dis sans rien cacher  
que ma réussite ou l'échec  
font partie de vos affaires.

Aujourd'hui j'ai compris  
la peur qui vous domine  
et je préfère m'en tenir  
à ceux qui ont répondu.

**IV**

Mais, combien d'entre vous  
m'ont vu partir  
sans rien dire,  
sans faire un geste !

Majoritaires vous êtes encore  
et j'ai des raisons pour vous haïr.  
Pourtant plus je vous sens,  
plus je vous aime, plus je vous comprends.

Si un jour vous êtes vainqueurs,  
ne serait-ce qu'une seconde,  
et vous décidez de livrer  
ma tête aux grands seigneurs

Et si un jour vous finissez  
par accepter tous ces crimes,  
n'oubliez jamais, sachez bien  
que je meurs pour vous.

La tête questionne  
le corps exclame  
les membres recherchent  
le temps passe...  
le visage usé  
la vie vécue  
l'amour senti  
l'avenir à gagner.

Paris, 30.III et 23.V.1976

A cabeça pergunta  
o corpo exclama  
os membros procuram  
o tempo passa...  
o rosto marcado  
a vida vivida  
o amor sentido  
o futuro a ganhar.

Paris, 30.III.1976

Affine ton oreille  
et entends  
la rumeur des Hommes  
qui t'appellent.

Libère ton nez  
et sens  
les nouveaux parfums  
qui s'approchent.

Dilate tes yeux  
et dévore  
les tours du monde  
qui défilent.

Tends ta main  
et attrape  
le temps  
qui s'accélère.

Viole ta bouche  
et sors  
de tes entrailles  
le cri du nouveau-né.

Affine ton oreille  
et écoute  
la rumeur des Hommes  
qui t'appellent.

Va-t'en  
lève-toi et marche  
ouvre la porte  
et sors

crie ta douleur  
ouvre tes bras  
et plonge dans la vie  
monte  
grandis  
éclate  
intègre-toi  
dans le monde  
agis  
transforme  
et lutte

Ouvre ton corps  
offre et donne  
demande et reçois  
chante pleure  
et aime

Regarde dans les yeux des autres  
ton image  
fonds ton passé  
et ton futur  
dans cet instant

Vis  
pour  
m'aider  
à  
vivre.

Vete  
levanta y camina  
abre la puerta  
y sal

grita tu dolor  
abre tus brazos  
y salta en la vida  
sube  
crece  
rómpete  
intégrate  
en el mundo  
actúa  
cambia  
y lucha

Abre tu cuerpo  
ofrece y da  
pide y recibe  
canta llora  
y ama

Mira en los demás ojos  
tu imagen  
funde tu pasado  
y tu futuro  
en el instante presente

Vive  
para  
ayudarme  
a  
vivir.

*pour Leandro*

Jamais la vie  
ne fut aussi dure  
que de nos temps

Jamais nos temps  
ne furent aussi sauvages  
que de nos jours

Jamais nos jours  
ne furent aussi comptés  
que dans ce siècle

Jamais ce siècle  
ne fut aussi terrible  
qu'aujourd'hui.

Jamais la mort  
ne fut aussi présente  
Jamais le sang  
ne fut aussi versé  
Jamais les larmes  
ne coulèrent autant.

C'est pour ça  
que quelquefois...

Quelquefois  
je me demande  
s'il ne faut pas  
que j'arrête.

Quelquefois  
je me permets  
le droit  
de bien douter,  
de croire  
que tout est faux,  
de ne plus  
m'en occuper.

Quelquefois  
j'ai le désir  
de couper  
tous les liens  
de plonger  
dans l'amertume  
d'une vie  
pour moi tout seul.

Quelquefois  
j'ai même envie  
de vous crier :  
C'est fini !  
Sortez-vous-en !  
Comme il vous plaît !  
Je n'ai rien à y gagner !

C'est alors  
que je le pense  
que je pense  
qu'ils sont là,  
que je sais  
qu'il y a le monde  
que je sens  
que tu es là.

C'est alors  
que je me fais  
que je fais  
sans hésiter  
le pari dur  
de l'ami,  
le pari sûr  
de la vie.

Paris, 22.V.1976



*pour Guga*

Eux  
qui passèrent  
par ce point  
où tout  
n'est plus  
que néant  
où rien  
n'a de valeur  
où l'amour  
n'a plus de place

Eux  
qui passèrent  
par ce point  
où la vie  
est une blague  
où l'ami  
ne compte guère  
où la voix  
n'est que mensonge

Eux  
qui passèrent  
par ce point  
et qui  
s'en sortirent

Eux  
qui vécurent  
    longtemps  
dans les puits  
    de la détresse

Eux  
qui firent  
    longtemps  
le somme  
    de l'illusion

Eux  
qui feignirent  
    longtemps  
le bonheur  
    à en mourir

Eux  
qui crièrent  
    longtemps  
et qui  
    s'en sortirent

Eux  
qui vinrent du fond  
    du creux  
de leurs désirs

Eux  
qui prièrent  
votre aide  
à qui vous  
la refusâtes

Eux  
qui s'en sortirent  
sans vous

Ils sont là.

Ils vous regardent  
en face,  
et vous ?  
vous rougissez.

Ils sont là,  
Ils vous demandent  
les comptes.  
Ils sont là,  
ils vous condamnent.  
Ils sont là  
ils vous pardonnent.

## LE POÈTE S'ACCORDE UN INSTANT DE REPOS, ET DOUTE

*pour Marhel*

Rêves  
les rêves  
que faire  
de ces rêves ?

Rêves  
ces rêves  
que faire  
de mes rêves ?

Rêves  
mes rêves  
que faire  
de tes rêves ?

Rêves  
tes rêves  
que faire  
de nos rêves ?

Rêves  
nos rêves  
que faire  
de la vie ?

Dans cette journée  
pesante d'hiver  
au vrai milieu  
d'un rouge printemps

De ces amours  
folles  
des heures figées  
très loin de l'oubli

D'un monde  
aussi beau  
que l'on n'aura plus  
qu'à se promener

D'un cœur bien ouvert  
d'une mort  
que l'on vit  
d'une fleur  
que l'on cueille  
d'un mot  
que l'on dit

Paris, 27.V.1976

*pour Ezilda, ma mère*

Vingt-huit ans  
de silence  
Vingt-huit ans  
de paroles  
Vingt-huit ans  
de tristesse  
Vingt-huit-ans  
de bonheur.

Vingt-huit ans.

Assis sur ces roches bretonnes  
je vois venir la mer  
ce vert qui mouille mon corps  
je vis entier chaque instant.

Assis sur ces roches bretonnes  
je rencontre la nature  
perdue de vue quelquefois  
mais qu'il faut toujours maîtriser.

Assis sur ces roches bretonnes  
je guette l'arrivée  
d'un nouveau point de départ.

Vingt-huit tours  
autour du soleil  
des détours, y compris celui-ci.

Assis sur les roches bretonnes  
vingt-huit ans je vois passer  
vingt-huit ans, je fais le point.

Vingt-huit ans  
par-ci et par-là  
dans un pays et dans d'autres  
sautant de mer en montagne  
jusqu'à en faire une manie

Vingt-huit ans.

Je fus mesquin  
je fus honnête  
je fus ami  
je fus méchant.

Vingt-huit ans.

Je fis l'amour  
je fis la vie  
j'aimai la vie  
je vécus l'amour.

Vingt-huit ans.

Je m'abandonne  
aux mille bras  
du jeune printemps.

Vingt-huit ans.

Je me questionne  
sous ces larmes  
de lumière.

Vingt-huit ans.

Je partage la joie  
des enfants qui jouent ici  
sur ces roches bretonnes.

Ils ont peur  
comme je l'eus  
Ils ont peur  
comme je l'ai.

Ils essaient  
comme j'essayai  
Ils essaient  
comme j'essaie.

Ils le font  
comme je fis  
Ils le font  
comme je fais.

Ils y sont  
comme j'y fus  
Ils y sont  
comme j'y suis.

Assis sur les roches bretonnes  
plongé dans ce monde infernal  
je m'interroge et me pose  
toujours la même question.

Assis sur ces roches bretonnes  
il faut que je me réponde.

Vingt-huit ans  
je me répons :

Il faut  
que je continue.

Je voulais être  
un fleuve doux  
tout au long  
de son cours

Je voulais être  
une fleur  
qui ne donne  
que joie

Je voulais être  
une étoile  
brillant en  
nuit de tempête

Je voulais être  
la pluie  
en saison  
de sécheresse

Je voulais être  
le vent  
en océan  
de calme

Je voulais être  
le peuple  
en temps  
de révolution



Dans ma vie  
je ne voulais  
qu'être un frère  
pour mes frères  
les Hommes

Je voulais être  
l'ami  
qui est sûr  
dans la disgrâce

Je voulais être  
le chant  
qui soulage  
en jour de corvée

Je voulais être  
le rire  
qui permet  
de s'en sortir

Je voulais être  
le cri  
qui annonce  
l'arrivée

Je voulais être  
la main  
qui sert  
de pont et de mur

Je le voulais

C'est interdit

Notre époque  
est complexe

Un long chemin  
reste à faire  
avant de pouvoir  
sourire  
comme un enfant  
le jour  
de son premier mot

Ceux  
qui font  
du silence  
l'outil  
pour nous  
briser

Ceux  
qui enferment  
l'amour  
dans les bourses  
de commerce

Ceux  
qui freinent  
le flot  
du nouveau  
et du non-vu

Ceux  
qui vivent  
la mort  
de chaque être  
brimé

Ils nous l'ont interdit

Les fleuves  
ont besoin  
pour arriver à la mer  
de sauter  
sur les barrages

La fleur  
sort  
ses épines  
pour ne pas être  
arrachée

Les étoiles  
se cachent  
pour ne pas  
servir de cible

La pluie  
ne peut tomber  
qu'enrobée  
de fumée

Le vent  
s'il souffle  
apporte  
l'odeur  
des cadavres lointains

Le peuple  
s'il laisse faire  
on l'enchaîne  
pour toujours

Le frère  
s'il est complaisant  
on le prend  
pour un imbécile

Et malgré tout

je voulais être

un violon enragé  
une couleur défendue  
un geste sans intérêt

Et malgré tout  
je me consume  
à chaque jour  
un morceau

Et malgré tout

je l'écris

noir sur blanc  
sur papier

car je sais

que l'Homme  
n'est  
qu'au début  
de sa longue aventure.

Paris, 31.V.1976

Vivre  
c'est élargir  
les choix  
des fourches infinies  
qui s'ouvrent autour  
de chaque point  
de notre temps.

Et moi...

Je veux aller  
jusqu'au bout  
de ce voyage

Je veux aimer  
jusqu'au point  
de non-retour

Je veux vivre  
jusqu'au fond  
de ce tourment

Je veux mourir  
chaque instant  
de ce bonheur

J'en prends  
les risques

Je tout  
défie

Je vous  
écris

Je fais  
les choix

Je dis

Je crie

Je suis

Je vis  
Chaque route à sa vitesse  
chaque amour par son chemin.

## POÈME POUR ÊTRE LU EN SILENCE

*pour Marly, ma sœur*

Sur cette terre immortelle  
dans un quelconque pays  
en pleine grande ville  
dans un long bâtiment blanc  
au centre de la chambre vide  
Trois hommes autour d'une table

Trois hommes autour d'une table  
sur cette terre immortelle  
dans un quelconque pays  
en pleine grande ville  
dans un long bâtiment blanc

Sur cette terre immortelle  
dans un quelconque pays  
en pleine grande ville  
Trois hommes autour d'une table

Trois hommes autour d'une table  
sur cette terre immortelle  
dans un quelconque pays

Sur cette terre immortelle  
Trois hommes autour d'une table

Trois hommes autour d'une table

TROIS HOMMES BÂTISSENT UNE TABLE

Paris, 31.V.1976



*pour Giseh, ma sœur*

D'une étoile  
lointaine  
curieux  
il regarda  
la terre.

D'abord  
il vit  
des hommes  
se battant  
pour des sottises  
et il rit.

Puis  
il découvrit  
la faim  
tuant  
enfants et vieillards  
et il pleura.

Après  
il vécut  
la guerre  
ses morts  
et ses victimes  
et il hurla.

Enfin  
il entendit  
les cris  
des hommes  
torturés  
par des hommes  
et il eut honte.

Alors  
les yeux fatigués  
il chercha autour  
et voyant  
les milliards  
d'êtres passifs  
il réfléchit.

Soudain  
sur son étoile  
lointaine  
se rappelant  
que lui aussi  
est un homme  
il revient  
sur la terre.

Quand je mourrai  
je n'aurai  
que peu de choses  
à vous léguer :

quelques livres,  
certains disques,  
un matelas.

Je ne vous laisserai  
que mes larmes  
et mes souffrances,  
mes jours de gloire  
et de détresse.

Je vous offrirai  
mes armes de combat :  
le papier  
et la plume.

Je vous rendrai  
les enfants  
que je n'eus pas,  
les amis  
que je perdis.

Je vous livrerai  
ma joie  
et ma tristesse,  
vous n'aurez  
que mon amour  
pour les hommes.

*pour Jô*

La ronde cria :

*“Qui est là ?”*

personne

ne répondit.

*“Répondez ou je tire !”*

un soldat insista.

Personne ne répondit

et la patrouille tira.

Quand la lune

vainquit

l'épaisseur

des nuages,

sur la neige

il n'y avait

que le cadavre

d'un sourd.

Paris, 3.VI.1976

Je suis  
comme une sirène d'alarme

On l'aime  
car elle avertit  
du danger  
qui menace

On la hait  
car elle signifie  
le danger  
qui est présent.

Je suis  
comme une sirène d'alarme

sert de guide  
dans l'orage,  
éclaire  
dans les ténèbres,  
mais personne  
ne s'en approche  
car la mort  
est à côté.

Je suis  
comme une sirène d'alarme  
seule dans la tempête  
disant ce qu'elle sait  
n'existant que pour vous.

Toi  
qui te regardes  
comme un dieu  
qui te crois  
immuable  
qui te dis  
achevé

Toi  
qui tues  
tes égaux  
qui détruis  
les villages  
qui tortures  
ton frère

Toi  
qui agis  
en loup affamé  
qui cours  
tout le temps  
qui défies  
la raison

Toi  
qui vis  
comme une île  
qui ne vois  
plus la lune  
qui achètes  
les hommes

As-tu oublié  
ce que tu fis  
avant que toi-même  
ne penses à penser ?

As-tu renié  
cette race bizarre  
dont tu fais partie  
malgré tes efforts ?

As-tu réfléchi  
au prix de tes nuits  
aux morts  
de tes jours ?

As-tu décidé  
d'effacer ta présence  
d'arrêter  
de lutter ?

Toi  
qui changeas  
l'équilibre du ciel  
qui battis  
les distances  
qui inventas  
la pendule

Toi  
qui dominas  
la vie  
qui imitas  
l'oiseau  
qui domptas  
la nature

Toi  
qui vainquis  
les quatre éléments  
qui prolongeas  
les saisons  
qui transformas  
la planète

Toi  
qui souris  
de tristesse  
qui pleuras  
de joie  
qui bâtis l'avenir

Toi ou toi

Toi et toi

Toi contre toi

Toi malgré toi

Comment  
peux-tu  
l'expliquer ?

Comment  
peux-tu  
le savoir ?

Comment  
peux-tu  
ne rien faire ?

Comment  
peux-tu  
exister ?

Comment  
peux-tu  
te supporter ?

dans l'avion Nancy-Paris et à Paris, 10.VI.1976



Moi,  
petit enfant perfide,  
comme tu me dis  
un jour,  
aujourd'hui  
je te demande  
et exige une réponse

Comprends-tu  
que mon départ,  
(et sois-en sûr)  
n'a pas le sens  
d'une simple trahison ?

Ce n'est pas  
empli de joie  
que je quitte  
ta maison.  
Ce n'est pas  
en malheureux,  
car je sais  
qu'il faut le faire.

Si je pars  
c'est pour rester  
intègre  
dans ton cerveau  
sans fuir ma destinée.

Si je défie  
la vie  
que l'on veut  
nous imposer,

Si je crie  
et me bats,

Si je change  
d'endroit,

Si je renonce  
à tout

et je pleure  
et dis adieu

c'est pour que  
tu puisses  
ne jamais  
me renier.

Paris, 11.VI.1976

Le sport est nécessaire  
apprend-on à l'école,  
je suis le bon conseil  
et vais toujours au stade.

Quand je ne suis pas  
en plein milieu  
de la bataille du jeu,  
assis sur les gradins  
je fais le supporteur.

Mon club a  
des millions de membres,  
très peu de joueurs,  
encore moins qui les incite ;  
il n'y a pas de masseur,  
chacun est son médecin.

Et  
quand un athlète s'effondre  
dans cette course éternelle  
quelqu'un de l'assistance  
le remplace à la minute.

Mon club  
est très modeste  
mais un jour,  
sans qu'il en soit ébloui,  
nous serons les champions.

Les portes grandes ouvertes  
nous chanterons la victoire  
et l'étreinte des battus  
sera le nouveau laurier.

Ensemble nous inscrirons  
sur les portes des maisons  
en lettres indélébiles  
le nom de notre équipe  
et serons toujours fiers  
de notre grande entreprise.

Dans cet avenir lointain  
un seul club il y aura  
dont nous ferons tous partie.

Son nom est déjà bien connu  
fort simple et très joli.

Quelle rage, quel amour,  
quelle ardeur, quelle passion,  
quand pendant ces jours terribles,  
on l'entend dans la tourmente,  
faible mais plein de force  
le cri un peu oublié  
en avant, en avant,  
en avant humanité.

Paris, 11.V.1976

**TABLE DES TITRES**

Arrivée et suite	I.9
Le matin du onze (la mañana del once)	I.11
Le poète s'accorde un instant de repos, et doute	I.58
L'ordre d'expulsion sur le terrain de jeu	I.17
Poème pour être lu en silence	I.70
Qu'est-ce que la vie ? (o que é a vida ?)	I.44
Superposition du temps	I.35
Vous et moi	I.46

**TABLE DES INCIPT**

Affine ton oreille	I.50
À Paris il est trois heures	I.25
Après ton départ	I.41
Aujourd'hui le soleil ne peut briller longtemps	I.11
C'était fini.	I.14
Combien de fois as-tu servi	I.17
Combien de temps a-t-il fallu	I.32
Des gens qui passent	I.44
Du haut de ma fenêtre	I.39
D'une étoile lointaine	I.71
Et je pense à toi	I.35
Eux qui passèrent par ce point	I.55
J'ai déjà connu tant de choses	I.45
Jamais la vie ne fut aussi dure	I.52
Je me demandais où es-tu ma France	I.22
Je ne veux ne pleurer sur ton départ	I.40
Je suis chacun des morts	I.10
Je suis comme une sirène d'alarme	I.75
Je suis heureux de te croire	I.37
Je t'aime car tu mes transformes	I.36
Je veux qu'à l'heure de l'orgasme	I.2

Je voulais être un fleuve doux	I.62
La ronde cria	I.74
La tête questionne	I.49
Le sport est nécessaire	I.81
Moi, petit enfant perfide	I.79
Ni riche, ni misérable	I.46
Non ! je ne serai pas complice	I.I.6
Quand de l'autre côté de la porte	I.20
Quand je mourrai	I.73
Quand sur ton visage détruit	I.21
Rêves les rêves	I.58
Sur cette terre immortelle	I.70
Tant d'amours par moi passèrent	I.42
Toi qui te regardes	I.76
Tremblez seigneurs de la Terre	I.27
Un jour je suis arrivé	I.9
Un jour le monde est devenu petit	I.31
Un jour, venu de loin	I.30
Va-t'en	I.51
Vingt-huit ans	I.59
Vivre c'est élargir les choix	I.68
Voici la ronde sauvage	I.34